

Si quelqu'un doutait des fruits de ces huit ans de sagesse, la solennité d'hier 30 juin, la tranquille grandeur de la manifestation, l'unanime sentiment de paix, de concorde et d'allégresse qui remplissait la capitale, suffiraient à dissiper tout malentendu.

Des manifestations semblables à celles d'hier ne peuvent plus s'appeler fête ; c'est autre chose à la fois plus brillant et plus grave, comme une sorte d'événement extraordinaire, qu'on pourrait nommer "la résurrection de la France !"

Non, rien, ni dans l'antiquité, ni dans les temps modernes, ne peut nous donner une idée des splendeurs décoratives et de la joie publique de ce grand jour, décrété par l'Etat "Fête nationale," titre au-dessous du fait, et qui, dans l'avenir, n'aura d'autre nom que sa date même, car l'on dira désormais "Un trente juin" comme jadis une "Grande Panathénée."

Vous donner seulement le programme officiel de cette splendide journée serait abuser de votre patience, et je ne sais si le format entier de *L'Opinion Publique* suffirait à cette reproduction.

Par où commencer ? Grand est mon embarras, je vous assure. Cependant, comme je dois vous renseigner, je vais essayer, non pas de vous peindre—le pinceau seul pourrait reproduire la magie de ce tableau—mais de vous esquisser les traits principaux de cette fête sans précédent.

D'abord, les magnificences du jour. Nous décrirons ensuite les splendeurs de la nuit.

C'est entre deux orages, l'un éclaté la veille, l'autre subi le lendemain, que la fête s'est passée. Le ciel a semblé vraiment s'associer aux réjouissances de la terre, et accomplir à la lettre la devise gravée sur le pourtour de nos pièces de cinq francs : "Dieu protège la France."

La division administrative de Paris comprend, comme vous le savez, vingt municipalités distinctes, avec leurs maires et leurs adjoints (échevins), mais n'ayant d'attributions que dans leurs quartiers respectifs ; car tout ce qui concerne les finances, la voirie, la police, les travaux publics, est dévolu au Conseil municipal de Paris, sous la direction du préfet de la Seine.

Eh bien ! depuis plusieurs jours, des affiches municipales avaient averti et prié les habitants de chaque quartier de se réunir et d'aviser aux moyens les plus convenables, les plus propres à donner tout l'éclat possible à cette fête que la France voulait rendre digne de ses hôtes et d'elle-même.

Jamais gouvernement et fonctionnaires ne furent mieux écoutés et obéis. Les diverses organisations, municipalités, les associations de citoyens, se sont surpassées, et dans les motifs des décorations, comme dans l'élan, la spontanéité de l'ivresse générale, la beauté des illuminations et des feux d'artifice, on ne sait vraiment à qui donner la palme.

Que je vous dise d'abord que notre population s'est augmentée pour ce jour, d'après les rapports officiels, de douze cent mille âmes !

Dès l'aube, cent un coups de canon ont annoncé l'ouverture de la fête. Tout Paris pavoisé ne formait d'un extrémité à l'autre qu'une immense écharpe tricolore. A votre intention, et désireux de parler *de visu*, j'ai parcouru la capitale, faisant quatre voyages, retours non compris, perché sur l'impériale des divers omnibus qui desservent les quartiers opposés de la Grand'ville. Dans chaque rue les maisons disparaissaient sous les écussons historiés, les drapeaux, les oriflammes, les guirlandes de verdure, les couronnes et les bouquets de fleurs, flottant dans l'air, suspendus d'une maison à l'autre, courant en feston sur les façades, couronnant les portes et les croisées.

Si l'on veut compter, et nous n'exagérons rien, trois cent mille maisons vêtues de leurs habits de fête, cela fait, y compris ceux ornant les ouvertures, au moins cinq millions d'emblèmes.

Dans presque chaque arrondissement ou municipalité, s'étaient ouverts des champs forains au milieu desquels des bals, des

concerts, des jeux de toutes sortes ; courses au sac, mâts de cognac, chevaux savants, escamoteurs, femmes colosses, etc., appelaient la foule, papas, mamans, nourrices et bébés. Toute la population circulait sur les places et dans les rues, admirant, et saluant de joyeuses clameurs, ici un arc-de-triomphe, une fanfare traînée sur un char colossal, par huit chevaux richement caparaçonnés ; là, se mêlant aux danses, ou entonnant en chœur avec un orphéon tel ou tel air patriotique. Nos couleurs nationales étaient reproduites sous toutes les formes, et brillaient soit dans les cheveux, aux corsages des femmes, soit aux chapeaux, soit à la boutonnière des hommes. Outre les marguerites aux trois couleurs, les pompons et les plumes, il y avait aussi des cravates et des mouchoirs tricolores. Nous avons vu plusieurs garçons habillés d'un pantalon rouge, d'une veste bleue et d'un béret rouge. Aussi trois jeunes filles coiffées l'une de coquelicots, l'autre de bluets et la troisième de marguerites.

Cet emprunt du drapeau fait aux fleurs de nos campagnes, est une idée originale, et cette trinité, marchant sur les boulevards, soulevait sur son passage des vivats et des bravos.

Les quartiers Saint-Denis, Saint-Martin, les rues Montmartre, Mandar, Saint-Antoine, Richelieu, Saint-Honoré, etc., etc., présentaient les décorations les plus touffues et les plus pittoresques. Pendant des kilomètres, on ne marchait que sous des berceaux de verdure et de fleurs.

A la grille de l'hôtel de M. Thiers, place Saint-Georges, quelques citoyens, voulant faire participer sa mémoire à cette fête qu'il aurait tant aimé voir, avaient suspendu une énorme couronne d'immortelles, entourée de rubans tricolores, avec cette inscription : *A l'Absent*.

Les omnibus, les fiacres, les chevaux avaient aussi leurs drapeaux. J'ai vu jusqu'à des chiens et des chats que leurs maîtres et maîtresses avaient décorés des emblèmes nationaux. La soirée de ce jour ne s'oubliera pas de si tôt ; ceux qui en ont vu les merveilles en conserveront longtemps le souvenir et l'éblouissement.

Représentez-vous une étendue de près de huit milles, comme qui dirait une ligne aussi droite qu'une verticale, allant des Tanneries au Bout-de-l'Île, et à droite et à gauche de cette route, six fois large comme votre chemin d'Hoche-la-ga, les arbres, les massifs d'arbustes, les bosquets du bois de Boulogne, formant les coulisses de ce décor, au fond duquel les grands lacs, les cascades, les pièces d'eau figurent la scène.

Faisant suite à cette voie, du côté de Paris, l'Arc de-Triomphe, porte monumentale de l'avenue des Champs-Élysées, les plantations, les bosquets, les allées et les contre-allées de l'avenue ; puis la Place de la Concorde avec ses fontaines et sa ceinture de statues, la grille du Jardin des Tuileries, et ces dernières dressant dans l'ombre la masse de leurs ruines constellées d'étoiles, de lanternes vénitiennes et de girandoles.

Tel est le cadre.

Eclairez ce tableau soudainement de cent mille foyers de lumière électrique, de soixante mille becs de gaz, le tout formant deux guirlandes continues ; illuminez les massifs de feux de bengale dont les lueurs rouges, bleues ou vertes donnent au feuillage les teintes d'une végétation fantastique ; joignez à cela la ligne lumineuse et calme du fronton de l'Arc-de-Triomphe ; projetez sur les eaux les vasques et les syrenes des fontaines monumentales de la Place de la Concorde, les colorations intenses de ces feux tricolores, qui font ressembler ces gerbes liquides à des jets de saphir, de rubis et de diamant en fusion ; entourez de cordons lumineux les lignes tranquilles et régulières des hôtels du Gard-meuble et du Ministère des Finances ; placez sur le toit de celui-ci une ancre colossale en traits de feux, et vous n'aurez que l'image affaiblie d'un décor pour lequel la nature, l'art, la science ont combiné toutes les ressources, car il y manquera la réverbération sur le bleu sombre du ciel de tous les points illuminés de Paris, la

sourde rumeur des foules, les harmonies ointaines des musiques, des orphéons, et ces vivats, ces clameurs qui s'élèvent et éclatent avec non moins de bruits que les pétards, les bombes et les fusées.

Tandis que, répondant à ce rayonnement, les maisons de chaque rue s'étoient, s'enguirlandent de feux, que la Madeleine s'illumine en face du Palais Bourbon qui l'imite ; que la tour Saint-Jacques, la colonne Vendôme, les dômes de l'Institut, du Collège de France, pareils à des phares, éclairent de vastes espaces et rayonnent dans la nuit, le canon annonce le tir des quatre feux d'artifices, au bois de Boulogne, à Montmartre, à la barrière du Trône et à la place d'Italie.

C'est au bois de Boulogne que la fête officielle a concentré ses éblouissantes merveilles.

Tout à coup, les fusées se croisent dans l'espace d'où elles retombent en pluie de flammes ; les lacs s'illuminent, les soleils, les canards, les plongeurs embrasent les nappes d'eau ; cascades, rivières semblent rouler des flots de feux sur lesquels des embarcations aux mâts, à la coque, à la voile également de feux, passent, rapides, aux sons des instruments et au milieu des acclamations de cinq cent mille spectateurs. Après l'embrassement général que causent les fusées et les diverses pièces montées, le bois s'éclaircit soudain, un côté rouge, un côté bleu, un côté vert. Du milieu de ces teintes, une lueur immense s'élève comme une aurore boréale, inondant le ciel des blancheurs de ses rayons fulgurants, c'est le bouquet qui éclate, c'est à dire deux cents bombes à traînée d'argent. On dirait la chute du firmament.

Le maréchal MacMahon et le Shah de Perse assistaient, dans une tribune, à ce magnifique spectacle.

Pendant que ceci se passait au bois de Boulogne, la barrière du Trône voyait ses fûts de granit se métamorphoser en colonnes de feu, d'où s'échappaient des chandelles romaines multicolores.

Aux buttes Montmartres, bombes, fusées, grenades, serpenteaux détonnants et quatre cents chandelles romaines formant mosaïque, avec un accompagnement de deux cents coups de canon.

Même répétition à la place d'Italie, où l'adieu s'est composé d'un bouquet de fusées volantes, blanches, or, argent et tricolores, avec accompagnement de 300 coups de canon.

Ces éblouissements qui éclatent à la fois sur divers points, et mêlent leurs lueurs, inondent le ciel de lumière et forment au-dessus de Paris comme une immense auréole, au milieu de laquelle le firmament semble tomber par morceaux.

Pour couronner la fête, la retraite aux flambeaux.

Six corps de musique, c'est-à-dire près de trois cents instrumentistes, divisés en deux troupes, que séparent une double rangée de tambours et de clairons. En tête du cortège, torches en mains, des cuirassiers à cheval, dont l'armure et le casque étincellent comme au grand soleil. Ils sont suivis de gardes républicaines à cheval aussi, et porteurs d'oriflammes, puis des fantassins avec des piques surmontés d'une tulipe de feu. Entourant, précédant, et suivant cette troupe, la foule, la foule énorme avec ses remous, ses flux et ses reflux, et, sur le tout, éclairant les physiognomies et les moindres détails des toilettes, le flamboiement des torches, des lampadaires, les feux des candélabres et la lumière électrique. C'était à humilier le soleil.

Je m'arrête, fatigué, exténué, courant en vain à la recherche d'introuvables qualificatifs pour décrire ces splendeurs.

De l'avis de tous, jamais on ne vit fête pareille. Et chose remarquable, pas le moindre tapage ; ni dispute, ni rixe, ni scène d'ivresse. Partout une gaieté vive et franche, communicative, bruyante parfois, mais tempérée par ce respect d'autrui et cet accord tacite que chacun avait pris avec soi-même, de montrer la France, et particulièrement Paris, aux étrangers sous ses qualités aimables et hospitalières.

Enfin, pour terminer, et vous faire ju-

ger du caractère de cette manifestation nationale, voici ce qu'en dit le *Constitutionnel*, feuille vénérable et peu prompte à l'enthousiasme :

Nous avons assisté d'une façon à peu près continue à toutes les fêtes publiques qui ont été données à Paris depuis 1838. Grand espace... ! Eh bien ! nous devons et nous devons à l'histoire de déclarer qu'aucun spectacle pareil n'a jamais été offert à nos yeux.

De l'étranger nous arrivent les mêmes éloges. Parmi leurs organes, écoutez l'appréciation du *Times* de Londres :

Cette solennité peut être considérée comme la manifestation éclatante que Paris a repris son ancienne place et est redevenue la reine des cités européennes. Tous les amis de la France se réjouiront à l'idée que la nation française a enfin trouvé la force politique qui lui permettra de déployer sans entraves toutes les brillantes qualités qui caractérisent son génie national, au sein de la paix et de la tranquillité intérieures.

C'est aussi notre souhait et notre plus chère espérance.

A. ACHINTRE.

P. S.—Son Excellence M. Bardoux, ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, accompagné de son chef de Cabinet, a fait une longue station dans le département scolaire du Canada. M. Archambault, surintendant des écoles de Montréal, fit les honneurs de cette section à M. Bardoux, qui parut enchanté de sa visite. Notre excellent ami, M. S. Rivard, s'embarque samedi, au Havre, par le *Saint-Laurent*, pour retourner en Canada, après un voyage de huit mois en Europe et en Afrique. Nos meilleurs souhaits accompagnent M. et Mme Rivard.

AIMABLE VOLEUR

Un ami s'étant adressé à M. Benjamin Sulte pour savoir où il pourrait se procurer un exemplaire des *Laurentiennes* (chez Rolland, Montréal), pour remplacer celui qu'on lui avait volé, reçut l'ouvrage des mains de l'auteur, avec le huitain suivant :

On vous a pris mes *Laurentiennes* !
Petit péché, simple travers :
Ces choses-là sont très-anciennes,
On a toujours pillé les vers.
Si vous découvrez le coupable
N'allez pas crier au voleur !
De l'embrasser je suis capable :
C'est un lecteur !

BENJAMIN SULTE.

Les derniers moments de la jeune reine d'Espagne

Les derniers moments de la reine ont été déchirants. Les dépêches qui arrivent d'Espagne ne tarissent pas sur la douleur du roi, sur celle du duc et de la duchesse de Montpensier. Pendant l'agonie, le roi appelait tout bas sa femme, lui parlait son plus doux langage espagnol. Il avait une douleur froide, effrayante à voir. Quand elle eut rendu le dernier soupir, il lui ferma les yeux, puis, tombant à genoux, il se mit à sangloter sourdement, coupant ses larmes des cris étouffés : "Elle est morte, mon Dieu, elle est morte !" Il ne pouvait pas croire, le pauvre prince, à l'étendue et à la profondeur de son malheur.

* *

Alphonse XII est resté seul depuis la mort de la reine Mercédès. Il n'a eu qu'une courte entrevue avec M. Canovas del Castillo, pour arrêter les cérémonies et décrets d'usage. Depuis lors, il n'a consenti à voir personne, pas même sa famille.

Durant la maladie de la reine, il s'est montré très-ferme, et son courage n'a failli qu'au moment de l'agonie. Peu d'heures avant de mourir, dona Mercédès sortit de sa torpeur, et, apercevant le roi penché près du lit, elle l'attira à elle dans une dernière et fiévreuse étreinte. Cette scène déchirante a profondément ému tous les assistants.

Dès que la reine eut expiré, l'évêque coadjuteur de Madrid lui ferma les yeux et le roi détacha de son doigt l'anneau qu'il lui avait donné il y a si peu de temps. Il consentit alors seulement à s'éloigner de la chambre mortuaire pour se retirer dans la chambre qu'il occupait avant son mariage.